

—Merci, monsieur Jacques, merci !...

Elle eut une défaillance causée par la violence de son émotion. Sarrue la vit chanceler ; il crut qu'elle allait tomber. Alors, l'aidant à faire quelques pas, il la conduisit près d'un siège où elle s'assit.

—Oh ! ce n'est rien, lui dit-elle, en essayant de sourire ; je suis un peu fatiguée, voilà tout. Tout à l'heure j'étais désespérée ; maintenant je me sens consolée, monsieur Jacques : vos bonnes paroles m'ont fait tant de bien ! Et puis, c'est si bon, quand on souffre et qu'on est malheureux, de savoir que quelqu'un s'intéresse à vous !

—Chère enfant, répondit Sarrue d'une voix vibrante d'émotion, quand je pense que vous avez souffert par moi, je me sens tout honteux et je me dis que je ne mérite pas un seul de vos regards. Georgette, vous valez mille fois mieux que moi ! Vous pouviez me maudire, en ce moment vous auriez le droit de me repousser comme un faux ami... Et rien, pas un reproche, pas même une parole amère !... Ah ! ce ne sera pas assez du dévouement de ma vie entière pour payer les larmes que je vous ai fait verser !

—Malgré tout, vous m'avez excusé... Vous vous êtes dit sans doute : « Cette colère de mon ami, de mon frère, qui m'aimait tant, ne peut pas venir de son cœur... » Georgette, vous avez eu raison de croire cela. C'est un démon qui me poussait ; j'ai eu quelques jours d'égarement et de véritable folie. Et quand je suis sorti de cet affreux vertige, quel chagrin, qu'elle douleur ! Vous étiez partie, on ne put me donner votre nouvelle adresse ; si j'eusse su où vous demeuriez, j'aurais couru chez vous pour vous supplier de me pardonner.

—J'avais été impitoyable pour vous, Georgette, j'ai été sans pitié pour moi. Je me suis jugé moi-même et je me suis condamné sévèrement. Je ne suis plus le même homme. Souvent il me venait des idées bizarres, tout mon être en était troublé ; ces idées, Georgette, je les ai chassées avec fureur ; elles sont parties, elle ne reviendront plus.

—Comment ai-je vécu depuis trois mois ? Je ne saurais le dire. Je suis tombé dans une profonde tristesse, je n'avais plus de volonté, je m'ensevelissais dans un immense découragement. Je n'ai pas eu une pensée qui ne fût pour vous, et en songeant que vous étiez malheureuse, j'éprouvais une effroyable torture. Chaque jour, je parcourais Paris dans tous les sens, espérant que le hasard finirait par me placer sur votre chemin. Eh bien ! oui, je comptais sur lui, ou, si vous le préférez, sur la Providence. C'est elle, c'est la Providence qui m'a fait découvrir la perfidie de cette misérable Albertine, qui se disait votre amie pour vous livrer aux brutalités d'un infâme.

—Je vous raconterai dans un autre moment la conversation que j'ai entendue au bal de la Tour Solférino, et ce que j'ai fait ensuite pour vous défendre contre vos lâches ennemis à l'heure suprême du danger. Pour l'instant, nous avons mieux à faire. Comment vous trouvez-vous ?

—Mieux, beaucoup mieux, monsieur Jacques.

—Si vous vous sentez assez forte pour marcher un peu, nous allons partir. Je vous conduirai chez vous, Georgette ; mais, auparavant, nous entrerons dans un restaurant, car vous devez avoir besoin de prendre quelque chose.

—Dès demain, je me mettrai à la recherche d'un autre logement ; je ne me trouve plus bien rue Berthe. Je veux au moins quatre pièces : une petite salle à manger, une cuisine et deux chambres indépendantes l'une de l'autre, dont l'une sera très jolie. Je trouverai cela, j'en suis sûr. Vous avez compris, n'est-ce pas, Georgette ? La plus belle chambre sera la vôtre. Nous sommes réunis pour ne plus nous quitter. Nous recommencerons notre existence d'autrefois, si modeste, si tranquille... Vous verrez, Georgette, pour vous et pour moi, les beaux jours reviendront.

—Tout cela n'est qu'un rêve, dit tristement la jeune fille.

—C'est un projet, Georgette, répliqua vivement Sarrue, et dans quelques jours, ce sera la réalité. Ah ! mais, je ne vous ai pas dit tout : Il y a trois jours on m'a offert une place de correcteur dans une des premières maisons de Paris : j'ai hésité à accepter et on a bien voulu m'accorder huit jours pour réfléchir. Ce soir même, j'irai dire qu'on peut compter sur moi. Je vais être riche, Geor-

gette, ou plutôt nous serons riches. Un fixe de cinq cents francs par mois ! C'est superbe ! Sans compter ce que me rapporteront les articles que je publierai dans les revues littéraires, car en vous retrouvant je retrouve l'inspiration que je n'avais plus ! Comme l'année dernière, vous tiendrez la bourse ; nous ferons des économies ; nous mettrons à la caisse d'épargne... Je dois vous prévenir que vous ne ferez plus de passenteries ; vous aurez assez de notre petit ménage pour vous occuper. Et puis, tous les dimanches nous sortirons de Paris et nous irons nous promener dans les environs où il y a tant de verdure, où les maisons sont si coquettes ; nous choisirons de préférence les sites les plus pittoresques, nous chercherons les plus beaux paysages, et les endroits où l'on trouve les plus jolies fleurs. Vous verrez, Georgette, vous verrez comme je saurai vous rendre heureuse !

—Il n'y a plus de bonheur pour moi, monsieur Jacques.

Il lui prit la main.

—Georgette, dit-il, ne parlez pas ainsi ; à votre âge, on doit toujours espérer. Laissez-moi faire ; votre frère vous consolera, il vous aidera à oublier.

—Il y a des douleurs dont on souffre toujours et des malheurs qu'on n'oublie jamais, répondit-elle en secouant la tête. Je vous remercie de toutes vos bonnes intentions pour moi, elles me prouvent que je n'ai pas perdu votre amitié ; c'est tout ce que je pouvais désirer. Vous venez de me faire une offre des plus généreuses, je vous en serai à jamais reconnaissante, mais je ne puis l'accepter.

—Pourquoi, Georgette, pourquoi ?

—Pourquoi ! s'écria-t-elle avec une sorte d'égaré, parce que je ne veux pas placer à côté de la vôtre ma malheureuse existence !

—Georgette, répliqua-t-il d'un ton douloureux, vous ne m'avez pas pardonné. C'est pour cela que vous n'acceptez pas mon dévouement.

—Ah ! vous ne savez pas tout ! s'écria-t-elle.

Et elle laissa tomber sa tête dans ses mains.

—Que voulez-vous dire, Georgette ? Parlez, parlez !

Au bout d'un instant, elle releva la tête et se dressa lentement sur ses jambes.

—Monsieur Jacques, dit-elle, en le regardant fixement, lorsque vous êtes revenu rue Berthe, après quelques jours d'absence, on a dû vous remettre une lettre de M. Maurice Vermont.

—Oui, répondit Sarrue, qui ne put s'empêcher de tressaillir.

—Cette lettre qui vous était adressée, monsieur Jacques, je l'ai lue.

—Je le sais.

—Ah ! qui vous l'a dit ?

—La concierge de la rue Durantin, où je suis allé aussitôt après avoir pris connaissance de ce que m'a écrit Maurice.

—Alors, vous savez ce qui c'est passé ; la concierge, une brave femme, qui a été bien bonne pour moi, a dû vous dire que j'étais arrivée une heure trop tard ?

—Oui, Georgette, elle m'a dit cela.

—Ce jour-là, monsieur Jacques, mon malheur a été complet. Ah ! j'aurais dû mourir sur le coup ; mais Dieu ne l'a pas voulu, il m'a condamnée à connaître toutes les douleurs, tous les tourments. Maurice mort, c'est ma vie brisée, c'est la nuit sombre et sans fin autour de moi. Je n'ai plus de joies à espérer ; sans compter les chagrins que j'ai déjà, je n'ai plus que des souffrances à attendre.

En achevant ces mots, elle poussa un gémissement et fondit en larmes.

Sarrue était très agité. Il se demanda s'il ne devait pas dire la vérité à Georgette. Ces mots : Maurice n'est pas mort ! étaient sur ses lèvres. Il ne les prononça point. Il sentit que ce n'était pas suffisant pour la consoler et lui rendre l'espoir. En effet, en disant à la jeune fille que Maurice ne s'était pas suicidé, comme il l'annonçait dans sa lettre, n'était-ce pas lui apprendre aussi que le jeune homme était parti sans dire où il allait, qu'il l'avait abandonnée ! Du reste, Sarrue n'avait jamais cru à la sincérité de l'amour de Maurice. Il eut peur de faire au cœur de Georgette une nouvelle blessure plus cruelle encore que les autres.

—Non, non, se dit-il, je dois garder le silence ; plus tard, quand je jugerai le moment opportun, je parlerai.

—Georgette, reprit-il tout haut, je comprends votre douleur et c'est pour cela que je veux en prendre ma part ; ayez confiance en mon amitié, ne repoussez pas mon dévouement ; c'est ma vie tout entière que je veux vous consacrer. Laissez-moi réparer, autant que je le pourrai, le mal que je vous ai fait. Avec le temps, les plaies de votre cœur se guériront : reprenez votre courage ; songez à votre jeunesse, à l'avenir, c'est-à-dire au long chemin que vous avez à parcourir dans la vie.

—Ma vie est finie, s'écria-t-elle avec force, je n'ai plus de jeunesse, je n'ai plus d'avenir !

—Oh ! malheureuse enfant ! gémit-il. Mais non, reprit-il avec énergie, je lutterai contre votre désespoir, je vous rendrai la confiance et la force que vous avez perdues... Georgette je vous le répète, l'oubli viendra, vous aurez encore des jours de lumière et de soleil et vous retrouverez de nouvelles joies et de nouvelles espérances.

—Georgette, vous êtes ma sœur ; ce que votre frère veut faire pour vous, vous devez l'accepter."

—Non, monsieur Jacques, c'est impossible !

—Encore !

—Je dois vivre seule et dans l'isolement ; je ferai comme je pourrai.

—Ah ! vous me désespérez... Mais que faut-il donc vous dire pour vous convaincre ?

—Rien.

—Georgette, vous n'avez plus confiance en moi !

—Monsieur Jacques, répondit-elle, je n'ai jamais douté de votre cœur, et je crois que vous m'avez rendu toute votre affection. Pour vous prouver que je vous considère toujours comme mon meilleur, comme mon unique ami, je vais accepter votre dévouement.

—Venez, ma fille, dit-il, venez.

Ils sortirent de la chambre.

Et Georgette passa devant les sergents de ville qui la saluaient respectueusement.

QUATRIÈME PARTIE

I

Nous sommes en 1872. Quelques mois seulement nous séparent de l'année terrible. Après avoir été frappée au cœur, la France est encore en deuil. Grave et recueillie, elle songe à réparer ses désastres. Le laboureur a confié de nouvelles semences à la terre, toujours prête à récompenser ceux qui la cultivent, et il attend qu'une moisson abondante vienne remplir ses greniers où les ennemis n'ont rien laissé. L'ouvrier a repris ses outils. Une sorte d'activité fiévreuse règne partout. L'Allemagne a demandé cinq milliards à la France. C'est notre rançon. Pour les lui donner, il faut qu'on travaille. Mais, reprenant possession d'elle-même, la France n'est pas inquiète ; elle connaît ses ressources, est toujours riche. L'agriculture donnera sa part, l'industrie fournira l'autre et le territoire sera libéré, et le dernier soldat prussien passera la frontière.

La guerre, quelle épouvantable chose ! Autour de Paris, que de ruines ?... Mais déjà les maçons sont partout. Les blanches villas se relèvent. Encore quelques mois, et on ne verra plus où sont passés les Allemands.

D'ailleurs, nous approchons du mois de mai, le joli mois qui fait fleurir les roses ; le soleil prodigue l'or de ses rayons, la brise chuchote dans la verte feuillée, les oiseaux chantent joyeusement dans les branches ; le paysage est animé, la campagne fleurie, tout prend un air de fête. On ne voit plus de casques pointus, on commence à respirer, on se sent renaître.

La plupart de ceux qui se sont éloignés de Paris pour se soustraire aux horreurs du siège et de la guerre civile y sont revenus. D'autres encore étaient partis, soldats et francs-tireurs, appelés par le devoir, pour défendre la patrie en danger. De ceux-ci beaucoup ne reviendront plus. Honneur à tous ces héros inconnus ! Qu'ils dorment en paix, nos glorieux vaincus ! Ils ont arrosé de leur sang le sol sacré qu'ils défendaient : et quand on passera sur les champs de bataille de l'Alsace et de la Lorraine, sur les bords de la Loire et du Doubs, on se souviendra d'eux, on se découvrira avec respect et on dira : « C'est ici qu'ils sont tombés, les nobles enfants de la France ! »

Quand on rentrait à Paris, après ces terribles